

JACQUES RIVIÈRE
ALAIN-FOURNIER

Correspondance

1904-1914

NOUVELLE ÉDITION
REVUE ET COMPLÉTÉE PAR
ALAIN RIVIÈRE
ET PIERRE DE GAULMYN

I

Avril 1904-avril 1907

nrf

GALLIMARD

PRÉFACE

Voici la réédition enfin complète d'un grand classique. Depuis la publication des quatre petits volumes de cette correspondance en 1926 et 1928, et plus encore depuis l'édition de 1948 dans ces deux gros volumes bien plus connus d'où le texte semble déborder, les lettres échangées par Jacques Rivière et Alain-Fournier ont été exploitées comme un gisement inépuisable. Isabelle Rivière avait compris qu'elle possédait là, dans cette liasse de presque quatre cents lettres soigneusement collectionnées, non seulement des documents inestimables, mais la vie même de ces deux jeunes hommes si tôt disparus, son frère et son mari, dont la qualité d'amitié et d'amour ne demeurerait plus qu'en elle. C'était beaucoup d'elle-même qu'elle livrait au public, c'était aussi beaucoup de secrets. Elle en a généreusement fait connaître l'essentiel. On comprend qu'elle ait supprimé des passages de caractère purement privé — en particulier beaucoup de ceux qui la concernent —, des informations éphémères, quelques documents qui lui avaient paru plus encombrants qu'intéressants. Par volonté de réserve et de discrétion envers des contemporains, elle a coupé des jugements désobligeants, voilé un grand nombre de noms propres derrière leurs initiales, enfin empêché l'identification complète des femmes qui ont traversé la vie d'Alain-Fournier.

Aujourd'hui les contemporains ont disparu, la plupart des secrets ont été révélés dans d'autres livres. Cette correspondance est entrée dans la mémoire littéraire de la France, et nous devons pouvoir la lire dans sa totalité et dans sa transparence. Il faut livrer tout ce qui permet de reconstituer le soubassement quotidien d'une amitié épistolaire qui, en résonance avec divers événements, a largement contribué à la naissance du Grand Meaulnes et de l'œuvre critique de Jacques Rivière.

Voici donc cette masse textuelle, cet épais tissu d'écriture, avec toutes les pièces du trésor multiforme. Outre la transparence des noms et les nombreuses restitutions de mots ou de lignes qui éclairent plus exactement certains faits et certains jugements, l'édition complète permet de reconstituer quelques ensembles. Les sept premières lettres, par exemple, qu'Isabelle Rivière avait laissées de côté, font comprendre comment se sont dégagées peu à peu des amusements et des querelles de potaches du lycée Lakanal cette amitié étroite et cette communauté de goûts littéraires. Il n'est pas sans intérêt non plus de lire les échos écrits du flirt d'Henri Fournier avec la « première Yvonne » et de sa conclusion; la lettre sur la Tate Gallery de Londres complète l'image que nous avons de son séjour anglais de l'été 1905. À l'autre bout de la correspondance, la totalité des lettres des années 1913 et 1914 permet de mieux se représenter cette retombée d'idéal et de rêve, ces vacances dans la richesse et la beauté faciles, qu'a été le secrétariat de Claude Casimir-Perier — même si la liaison avec l'actrice Simone n'y est présente qu'implicitement. De Jacques Rivière, on comprendra quels rapports hostiles et rageurs il a entretenus avec son père et sa belle-mère, surtout lorsqu'il eut compris que ni Henri ni Isabelle ne seraient acceptés par eux. Les bonnes tantes de Cenon, anges tutélaires de l'étudiant parisien et du jeune ménage, ainsi que la discrète et accueillante famille Feur, n'en paraissent que plus estimables.

Mais il faudrait surtout que cette réédition soit l'occasion de lire ou relire la correspondance de Jacques Rivière et Alain-Fournier comme elle doit l'être, c'est-à-dire comme une œuvre et pas seulement comme un document. Car ils ont engagé et poursuivi là une entreprise qui mérite ce nom. Lorsque, après deux années de vie commune et d'amitié quotidienne au lycée Lakanal, Jacques Rivière a été obligé de retourner à Bordeaux pour continuer ses études, ils ont conclu entre eux un pacte épistolaire qui n'a jamais été trahi, et qui a orienté leurs deux destins d'une manière décisive. Selon ce pacte, en même temps que les confidences de leur amitié, ils s'enverraient réciproquement la liste de leurs lectures, des tableaux vus et des concerts entendus, avec les commentaires qui leur viendraient à l'esprit; ils se tiendraient fidèlement au courant de leurs projets littéraires, ils soumettraient réciproquement au jugement de l'autre leurs essais. Ils savaient fort bien qu'ils se donnaient ainsi une occasion de s'exercer à l'écriture d'eux-mêmes, qu'ils s'encourageaient à pénétrer activement et attentivement dans un monde littéraire et artistique où ils espéraient trouver leur place. On connaît beaucoup de correspondances d'écrivains, parfois plus riches, plus

abondantes que celle-ci. On en connaît peu d'aussi étroitement, systématiquement conduites; on en connaît peu dont les deux voix soient aussi nécessaires l'une à l'autre, et aussi égales dans la qualité; peu qui tirent une telle valeur de la jeunesse, d'avoir été écrites dès la sortie de l'adolescence, car c'est la spontanéité, la parfaite sincérité de leur jeunesse qui irrigue leur regard critique, et ouvre sur la maturation progressive de leur jugement.

Cette correspondance a déjà proposé, et proposera maintenant plus complètement, plusieurs entrées et plusieurs parcours. Elle est un regard sur les livres, la peinture et la musique d'une époque, un document d'histoire littéraire et artistique, un recueil d'images de la vie quotidienne, et un lieu privilégié pour la gestation du Grand Meaulnes. Mais si on peut l'appeler une œuvre, c'est parce qu'elle est l'histoire d'une amitié et un double « roman de formation ».

Le gisement le plus exploité a été sans conteste celui qui fait de cette correspondance le laboratoire du Grand Meaulnes. Certes le roman s'impose par ses propres forces. Ses lecteurs n'ont nul besoin de la correspondance qui a contribué à le préparer, pour entrer dans le cercle magique où Meaulnes continue d'appeler silencieusement Yvonne de Galais, où François Seurel ne cesse d'ouvrir pour nous la grille de l'école de Sainte-Agathe. Mais dès que vient le désir de scruter l'alchimie de la création, de comprendre pourquoi et comment cette vie-là a rendu nécessaire cette œuvre-là, les lettres d'Alain-Fournier à Jacques Rivière offrent une information capitale. À mi-chemin entre la vie réelle et l'œuvre définitive, elles sont le principal soutien du cheminement qui va de la rencontre de l'Ascension 1905 jusqu'à la fin de la rédaction du Grand Meaulnes au printemps de 1913. La démarche remonte aux premiers envois commentés de poèmes, passe par les ambitions naïves et ardentes de carrière littéraire, les réactions aux lectures de Laforgue et de Jammes, de Dickens et de Hardy. C'est là que le rêve d'amour parfait et les lancinantes nostalgies d'enfance se révélaient à un lecteur ami, cherchant leur vérité dans la trame des premières écritures, avec des alternances d'exaltation et de découragement. C'est là, et en partie grâce aux commentaires de son ami, qu'un jeune poète idéaliste découvre que son accomplissement passe par la restitution de la réalité en récits exacts. Et nous sommes, après Jacques Rivière, les confidents des résonances heureuses, douloureuses ou passionnément attentives, de tant d'événements, de personnes, de lieux et de paysages qui viendront s'amalgamer dans le roman. Enfin s'écrit ici le « Journal du Grand Meaulnes » au sens propre du terme,

dans le dernier tiers de la correspondance et malgré les espaces vides dus à la proximité des beaux-frères. Les lettres écrites permettent de suivre l'avancement du travail : les étapes du projet de roman, l'annonce des premières rédactions, l'invention progressive du plan d'ensemble, la découverte d'un style approprié. Elles nous livrent, dans les heures qui suivent telle ou telle journée d'écriture, ce mélange de réflexions techniques, de rappel spontané des grands désirs initiateurs, de satisfaction et de fatigue d'artisan, qui nous font entrer dans l'intimité d'une création romanesque.

Une autre conséquence de leur pacte épistolaire a été la constitution d'une œuvre critique de première valeur. À partir de 1904, et pendant presque dix ans, il s'est écrit ici le parcours de lecture d'une époque. Jacques Rivière vient ici au premier plan, découvrant sa vocation propre. Il n'a pas eu comme son ami le privilège de pouvoir bâtir une œuvre qui aborde sans escorte le continent secret de chaque lecteur. Il s'avance vers nous accompagné de ses maîtres, Barrès un temps, puis Claudel passionnément et Gide fidèlement. Il s'est donné la vocation d'expliquer les nourritures de son esprit et de son cœur, de scruter les paysages de peinture et de musique au milieu desquels il voulait vivre, repérant l'éclosion des pensées et des formes nouvelles à l'aube de ce siècle qui est encore le nôtre. Il est l'un de ceux qui nous révèlent leur temps de l'intérieur, parce qu'ils ont eu la passion de sa vie artistique, sachant la regarder, voulant la comprendre, désirant l'aimer. Il était meilleur élève que son ami Fournier, il décrochait les prix d'excellence, il avait un don pour les analyses approfondies et pour les présentations brillantes. Mais ce qui nous séduit chez lui, c'est l'enthousiasme de ses découvertes. Il nous introduit dans la vie culturelle parce qu'il nous en donne les ondes de résonance dans un esprit de vingt ans qui est toujours en appétit de ce qui l'aidera à construire ses demeures intérieures. C'est en plongeant lui-même dans les sources qui l'irriguent qu'il nous entraîne à les goûter, dans la spontanéité des impressions immédiates. Si bien qu'on préfère peut-être ces commentaires sans apprêt, repris et nuancés au fur et à mesure qu'il pénètre dans ses découvertes, et si étroitement accolés à ses impulsions vitales, aux articles de L'Occident et de la Nouvelle Revue Française qui en sont issus.

Mais cette correspondance n'est pas seulement ce gisement d'où l'on extrait tantôt le journal d'une création, tantôt le document d'une époque. Elle possède en elle-même un pouvoir d'attraction. Elle se déroule comme un roman, et ce n'est pas seulement une manière de dire. En effet, en décidant de correspondre aussi abondamment et aussi fidèlement, ces deux apprentis écrivains se sont

donné l'occasion, en écrivant leur vie, de lui donner une autre dimension. Leur correspondance compose l'histoire d'une vie double, très exactement l'histoire du croisement de leurs deux apprentissages, au sens d'un « roman d'apprentissage ». Sous nos yeux s'accomplit la maturation de leur talent, mais aussi de l'ensemble de leur vie, pendant la période qui est précisément celle de tous les romans d'apprentissage, ces sept années qui vont de dix-huit à vingt-cinq ans, où le destin d'une existence bascule définitivement.

Toute correspondance suivie devient un roman par lettres, mais ici plus complètement. Ils s'écrivent au double sens du terme : écrire l'un à l'autre pour combler le vide dont souffre leur amitié, pour vaincre l'absence; et se livrer dans l'écriture, se dédoubler sur les feuillets confiés à l'enveloppe, se construire sous leur regard réciproque. Et, ce faisant, ils déroulent une histoire, ils poursuivent impatiemment un but, qui est de construire leur maturité. Car ces lettres interminables, écrites pendant les nuits du lycée, pendant des dimanches entiers à Paris ou à Bordeaux, dans un coin de cantonnement inconfortable, à peine rentrés de manœuvres militaires harassantes, ces lettres, ils en ont besoin, elles leur permettent de mener à bien cette tâche urgente. Un soir de novembre 1906 où Jacques Rivière, enfermé dans la détresse de la fatigue militaire, a cru comprendre qu'Henri Fournier ne tenait plus à leur correspondance, il lui écrit : « Ta lettre me fait mal. Je n'y vois qu'une chose. Tu veux renoncer à cet entretien, qui fait toute notre vie, toute ma vie, et cela au moment où j'en sens plus que jamais le besoin » (p. 581).

Il ne manque même pas, dans ce pacte, une sorte de clause d'innocence, un risque de naïveté qu'on attribuera à leur jeunesse, mais qui est aussi le risque pris par les vrais écrivains : c'est le pacte de passion qu'ils prennent avec eux-mêmes et avec leurs lecteurs. Rivière et Fournier ont pris l'un vis-à-vis de l'autre le risque de dévoiler leurs rêves d'enfance, de dire maladroitement leurs enthousiasmes d'étudiants, de s'entendre répondre que leurs phrases sont excessives ou imitées, ce qui arrive quelquefois. Les passions de lecture, les engouements et les refus de leurs pensées, les rêves naïfs mais tenaces de célébrité, cet immense narcissisme hérité de l'adolescence et qu'une vocation d'écrivain développe plus encore, toutes ces attitudes sont livrées au regard de l'autre, parfois à ses réticences ou à ses agacements, avec une bonne foi parfaite et sans l'ombre d'une coquetterie. C'est presque avec application qu'ils vont jusqu'au bout de leur lyrisme juvénile, de leurs emphases d'émotion, des exclamations de leurs belles souffrances, de leurs soudaines ironies vis-à-vis d'eux-mêmes, des glaciations de leur ferveur, et du doute

principal qui les tourmente, le doute sur la validité de leur vocation littéraire.

Ainsi, dans ces combats risqués avec l'écriture épistolaire, se construisent-ils l'un l'autre dans le mouvement même de leur dialogue. Or la qualité de la construction ne vient pas d'une hâte à trouver des solutions, mais d'une patience à dérouler les recherches. C'est une autre analogie avec le roman, du moins tel qu'on le conçoit depuis Balzac, non le roman « tragique » qui articule étroitement les causes et les conséquences d'un drame limité, mais le roman qui prend le temps de développer les directions diverses de la vie. Jacques Rivière lui-même en a esquissé les traits ailleurs, dans son article de la Nouvelle Revue Française sur « Le Roman d'aventure » : « Telle histoire, qui s'est présentée sous un aspect facile et rapide, aura besoin, pour parvenir à sa plénitude définitive, de s'embarasser de mille détails étrangers et contradictoires, d'épaissir sur elle le réseau des traits injustifiables, d'entrer enfin hardiment dans les régions de l'obscurité » (Nouv. Et., p. 257). Roman de sincérité, non roman de nécessité.

Comment achever de tels romans? Non par la gratification tragique ou euphorique d'un dénouement savamment préparé, mais par l'intervention gratuite de l'auteur qui sans trop de manières coupe un jour, à la fin d'une page, l'écheveau des destins entrecroisés. Pour le « roman » de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier, la bataille de la Marne s'en est chargée en août 1914, comme en avril 1904 un séjour d'Henri Fournier à l'infirmerie du lycée Lakanal, puis en juillet son départ prématuré avant les vacances, ont permis l'ouverture de l'entreprise épistolaire dans le cours somme toute banal et obscur d'une amitié entre deux étudiants.

Qu'on ne s'y trompe donc pas. Si on compare cette correspondance à un roman, ce n'est pas pour en faire une sorte de traduction providentielle de deux existences exemplaires. Non : ni la vie d'Alain-Fournier ni celle de Jacques Rivière ne sont d'un « romanesque » exceptionnel. Échouer à des concours universitaires, vivre petitement à Paris de leçons et de cours, de besognes de secrétariat et de quelques articles littéraires, épouser la sœur de son ami, rêver d'une femme parfaite et se compliquer la vie avec quelques autres qui le sont moins, partir voir sa famille à la campagne au moment des vacances, s'ennuyer et se fatiguer au service militaire, voilà des formes de vie bien ordinaires. Se faire tuer ou capturer dès les premiers combats de la guerre, avant même d'avoir eu le temps de comprendre la dimension de l'événement, ce sont des destinées de soldat inconnu, une participation anonyme au malheur des temps. Si nous parlons

de roman, c'est parce que nous savons que la réalité romanesque, c'est-à-dire l'histoire à lire, ce n'est pas l'exceptionnel de l'événement, c'est l'exceptionnel de l'écriture. C'est l'écriture qui transforme n'importe quelles données de l'existence en roman. En l'occurrence, nous sommes à mi-chemin. Nous avons affaire à un ensemble qui se cherche comme œuvre. Cette correspondance n'est évidemment pas coupée du réel contingent et multiforme comme l'est un roman. Elle ne crée pas un univers entièrement autonome. Elle a des parties de document brut, des fragments de témoignages à verser dans divers dossiers. Mais dans son corps principal, peu à peu elle organise un univers dans lequel on s'aperçoit soudain qu'on est entré, qu'on s'émeut, qu'on attend la suite. Elle isole certaines données du réel, les explore et les enchaîne, de sorte qu'elle découvre, fait vivre, fait entrer en nous l'autre face des choses, la face plus brûlante, celle des foyers vifs de l'expérience intime, que nous ne pouvons reconnaître que transposés. Jacques Rivière et Alain-Fournier, dans leur correspondance, ont déjà transposé leurs expériences pour en esquisser le roman; en d'autres termes : pour en faire une œuvre littéraire. Et cette œuvre ressemble à un roman d'apprentissage à cause de la période qu'elle représente, une période considérée dans notre culture comme la période de choix du romanesque; à cause aussi de la continuité obstinée de cette relation, succession d'appels et de réponses qui s'enchaînent, de sorte que c'est bien une histoire qui finit par se raconter.

Certainement enfin pour une autre raison : cultivant leur vocation d'écrivains, ils étaient préoccupés l'un et l'autre d'écrire l'œuvre-somme qui résoudrait les crises de leur passage à l'âge adulte. Jacques Rivière a fait le projet d'un livre qui aurait totalisé son cheminement philosophique, et qu'il aurait intitulé « Les Beaux Jours » ou « Le Bel Été ». Alain-Fournier a d'abord rêvé d'un roman-poème qui aurait réuni l'enfance et l'amour de la femme rencontrée, dans un symbolisme rustique à la manière de Francis Jammes. Se rendaient-ils compte que ce roman des premiers désirs et des premières découvertes, ils étaient en train de l'écrire d'une autre manière dans leur correspondance? Que leurs exercices quotidiens de « sincérité envers soi-même » et de don de cette sincérité dans l'amitié, leur apportaient la richesse de pensées, de rêves et de regards sur un monde encore neuf, et la qualité d'écriture capable de les exprimer, qu'ils attendaient d'une première œuvre? Tandis qu'ils se découragent des insuffisances de leur inspiration, voici que justement, dans l'intimité de leur passion épistolaire, s'élaborait une œuvre pour laquelle l'écriture littéraire leur était donnée en sura-

bondance. Alain-Fournier a fini par en prendre conscience, le jour où l'aisance de l'écriture lui est enfin venue pour Le Grand Meaulnes : « Je me suis mis à écrire simplement, directement, comme une de mes lettres, par petits paragraphes serrés et voluptueux, une histoire assez simple qui pourrait être la mienne » (t. II, p. 406). Comme une de mes lettres : oui, l'écriture de vérité, c'est celle qui s'était déjà révélée dans la correspondance.

Ainsi avaient-ils transformé les événements de leur vie ordinaire en figures de l'apprentissage de la vie et de l'apprentissage d'une œuvre. Cela ne signifie pas qu'ils les aient falsifiés, mais au contraire qu'ils les ont rendus plus accessibles, dans leur vérité, à l'appréhension intime du lecteur. Celui-ci reconnaît avec émotion l'image d'une émotion enfouie aussi en lui.

De cette histoire peu à peu composée où nous pénétrons, la figure dominante est celle de l'amitié. C'est une figure qui s'inscrit dans la trame des lettres comme leur dynamisme central. Manifestée d'abord implicitement par l'acte même de s'écrire minutieusement leurs « passions » les plus secrètes et leurs préoccupations les plus envahissantes, et de se répondre, c'est-à-dire de se commenter l'un l'autre, leur amitié devient progressivement une valeur en soi, dont ils ont conscience. Elle est alors objet de péripéties. Il faut la protéger, la cultiver, la scruter pour l'éprouver. On lit ainsi en 1907 : « Je voudrais faire un effort pour conserver dans mes lettres cette intimité si nouvelle... » (t. II, p. 13), ou : « J'ai craint qu'à force de raffiner sur nos différences, nous ne les ayons rendues irréductibles. (...) Je me suis tu et j'ai bien fait. (...) Je sens à nouveau combien nous sommes unis et que nous nous comprenons autant que deux êtres puissent se comprendre » (t. II, p. 102). Ces bilans un peu inquiets de la qualité de leur entente, ce sont des raffinements de grands passionnés : « ... Naturellement, comme toujours, ce seront des reproches. Nous ne nous sommes attachés que par nos différences, que parce que nous nous complétions avec exactitude, et ces différences nous passons notre temps à ne pouvoir nous les tolérer. (...) Mais maintenant tous les reproches que je veux te faire, c'est par grand amour, c'est tant je tiens à toi, tant tu m'es indispensable, que je veux te les faire » (t. II, p. 351).

Ces analyses sont de Jacques Rivière, c'est de lui que de telles effusions sont les plus nombreuses; Alain-Fournier reste plus réservé, plus occupé de son propre rêve. Mais que survienne l'événement qui tout en couronnant cette amitié risque de la dévaster, à savoir l'amour de Jacques pour Isabelle, sœur chérie et compagne d'enfance d'Alain-Fournier, alors celui-ci sent que quelque chose s'émeut dououreusement en lui. En guise de cadeau de fiançailles il leur envoie

le rappel tourmenté – mais déjà si magnifiquement poétisé – de son amour impossible, peut-être parce que sa sœur et son ami vont désormais posséder un trésor à la fois infiniment proche de lui et à jamais éloigné. L'amour entre la sœur et l'ami lui appartient à lui aussi en partie, il rejoint dans ses blessures secrètes l'amour pour la jeune femme mariée ailleurs, l'amour pour les lieux d'enfance constamment revus mais à jamais en allés comme lieux d'enfance : « Ah!, que du moins votre amour, frais comme les soirs d'Épineuil ou de La Chapelle, (...) que cet amour soit le refuge de ma douleur, passionnée et romantique. » Et lorsque Jacques et Isabelle « délirent » de bonheur pendant leur voyage de noces à Lacanau, et qu'il leur écrit : « moi aussi (...) j'ai déliré de votre bonheur les pieds dans le sable et l'eau » – dans une lettre qu'il a recommencée (la première rédaction est publiée ici), il leur fait comprendre que la part qu'il prend à leur bonheur est d'autant plus parfaite et pure qu'elle a quelque chose de définitivement séparé : « Ainsi il y a eu place pour le délire de la petite fille heureuse, sur ce dernier chemin de la terre, où moi je n'avais su trouver que le sable, le vent amer et la buée blanche qu'ils soulevaient au bord de l'horizon. Maintenant ai-je beaucoup changé? Est-ce que je pense au bonheur? » (t. II, p. 329).

Voilà des choses qu'on ne peut dire qu'en écrivant. Voilà l'histoire d'une amitié qui s'est conservée pour nous comme un livre aux péripéties méditées. Ces deux étudiants de vingt ans ont créé, en voulant l'écrire, l'univers complet d'une amitié constamment relancée avec ferveur, jusque dans ses ombres et ses anxiétés : « ce que j'ai à te dire je ne le sais pas exactement encore, mais je sens que cela va se développer peu à peu », écrit Jacques Rivière avant les reproches cités plus haut. Tantôt effusion sans contrainte, tantôt palpitation secrète, leur sincérité réciproque est devenue la condition vitale de leur maturation intellectuelle, artistique, affective. Et Alain-Fournier reconnaît un jour sa dette envers son ami, lorsqu'il répond à l'une de ses explorations scrupuleuses de leur relation par ces mots : « Mais comment pourrions-nous vivre (...) si tu ne prenais le soin de préparer [notre maison] avec tant d'art et de minutie? » (t. II, p. 104).

Du pacte d'amitié épistolaire découle donc tout le reste. Les passions littéraires de Jacques Rivière, et ce grand amour de rêve d'Alain-Fournier pour « Yvonne de Galais », auraient-ils pris les développements que nous leur connaissons, s'ils n'avaient pas été sollicités par le dialogue épistolaire qui leur a donné leur premier corps visible, leur première réalité extérieure? Par l'amitié qui a appelé leur expression comme une nécessité, cette correspondance

n'est pas seulement le laboratoire de leurs œuvres, elle est un organe d'orientation pour leur vie.

Mais, outre les enchaînements des quelques grands événements fondateurs, la correspondance nous livre encore d'autres richesses. On en retiendra deux. L'une, c'est la présence sensible, concrète, d'un fragment de la vie rurale française, restituée pour nous dans l'éclat secret des évocations qu'en fait Alain-Fournier. Nous voyons par moments vivre la campagne venue du dix-neuvième siècle, telle qu'elle était au centre de la France dans ses dernières années, avant la guerre qui en a accéléré la destruction économique, démographique et culturelle. Sans aucune intention documentaire ou naturaliste, et après s'être débarrassé de certaines affectations symbolistes, Alain-Fournier fait revivre des coins de campagne, des figures familiales, des voisins de villages, des « Gens du domaine », simplement parce qu'il les a aimés et qu'il voudrait retenir leur charge d'enfance et de bonheur brut dont il a encore besoin. La famille Raimbault visitée à Nançay, la rue principale de La Chapelle d'Angillon, les routes blanches où sa bicyclette croise les carrioles à chevaux, y ont la double nécessité des menues réalités familiales et du bonheur intime que désire retrouver l'étudiant en vacances. Peu à peu, il découvre que ce bonheur ne peut être restitué que dans la simplicité de celui qui met calmement en place les choses habituelles. Si bien que les passages que Jacques Rivière lisait comme la confidence d'un attachement fervent, nous les découvrons, de plus, comme le tableau exact d'un monde disparu.

L'autre ensemble important à découvrir, ce sont les lettres sur la vie militaire. Jacques Rivière a pu encore bénéficier d'un service d'un an seulement, mais celui d'Alain-Fournier a duré deux ans, plus des périodes de réserviste comme sous-lieutenant. Pour l'un comme pour l'autre, au sortir des raffinements de culture d'une « khâgne » parisienne, c'était l'agression d'un monde élémentaire, grossier et violent, et la perspective d'une interminable succession de journées vides et absurdes. Or, de cette expérience banale de tous les jeunes Français — mais plus contrastée à leur époque qu'à la nôtre —, ils ont écrit des scènes, des récits, des réflexions, de toute la vigueur de leurs réactions immédiates. Dans des corvées harassantes subies avec rage, ils ont découvert la valeur ambiguë d'une expérience qui les mûrissait avec brutalité. Dans ces textes, la promiscuité humiliante, l'exténuement, sont surmontés par l'effort de les écrire à l'ami indispensable, malgré la fatigue, l'inconfort, l'engourdissement de l'intelligence. Ils en écrivent ce qui correspond à leur tempérament : pour Jacques Rivière, des essais de réflexion sur la

discipline et la violence; pour Alain-Fournier, des regards attentifs, chargés d'une sympathie immédiate, presque modeste à force d'être de plain-pied, pour les hommes qu'il côtoie, pour les scènes auxquelles il assiste, pour les détails des paysages traversés. Ses deux années interminables de service, les périodes de réserviste qui ont suivi, ont été supportables parce qu'elles sont devenues, elles aussi, l'occasion d'un bonheur d'écrire. Parce que l'un et l'autre ne voulaient rien laisser échapper de leurs expériences, à partir d'un certain degré d'insistance ou de violence, ils nous ont laissé ces pages d'une vie militaire vue de l'intérieur des casernes et des camps de manœuvres. Par eux nous entrons sans complaisance mais sans a priori dans cette société du « régiment » en pantalons rouges, non sur des airs de vaudeville, mais dans l'authenticité de ses confrontations élémentaires.

Le reste, c'est une moisson de détails plus fugitifs, des réflexions soudainement venues sur une page lue, des bribes d'intentions, de désirs ou de regrets, de courts événements à fixer avec leur particularité intime, comme le passage du premier avion dans le ciel de Paris, ou une visite à l'école maternelle de Mme Fournier. Tout cela noté avec impatience et ferveur, nourrissant la conversation de l'amitié, prenant sa valeur du désir et du plaisir de le dire à quelqu'un qui l'attend.

Enfin il ne convient pas de regretter qu'intervienne aussi dans le « roman » l'usage pratique de la correspondance, annonce d'une heure d'arrivée, demande d'aller faire un achat, conseil pour passer un examen, petites affaires de famille. Cela appartient aussi au document d'une époque, au témoignage de deux vies, et au « roman » multiforme que nous avons essayé de définir. Ces détails quotidiens ne sont jamais seuls, ils composent avec le reste un ensemble vivant, où l'expérience banale est reprise en compte par l'exigence de maintenir l'échange épistolaire à une certaine hauteur, par la fierté de deux jeunes gens qui, l'un devant l'autre, préfèrent un peu de grandiloquence à l'acceptation plate ou abandonnée de la médiocrité habituelle : « Nous ne cherchons pas le bonheur, nous avons bien autre chose à faire » (p. 538).

Telle est donc l'histoire de Jacques Rivière et Alain-Fournier, si bien construite à l'écart des anecdotes quotidiennes qu'on a pu la lire pendant cinquante ans, percevoir sa cohérence et sa continuité, dans une édition dépourvue de tout commentaire et de toute note. Mais en même temps, et plus complètement dans cette nouvelle édition, elle épouse étroitement cette réalité quotidienne, rythmée par les dates, les événements personnels, les noms des contemporains.

On garde en mémoire les péripéties de ce double passage à l'âge adulte, à travers des actes quotidiens qui méritaient d'être écrits, et lus, parce qu'ils se prolongeaient en paroles soigneuses, paroles de raison et de passion. C'est une œuvre que l'on perçoit, une fois le livre refermé, comme fondant sa qualité sur le nombre, la durée, l'évolution. « La sincérité est la description progressive de la vérité », écrit un jour Jacques Rivière, « c'est dire qu'elle ne peut être un aveu brutal et unique de " ce qu'on pense ", mais la suite des aveux peut-être contradictoires de toute une vie » (t. II, p. 233).

PIERRE DE GAULMYN

Avertissement pour l'annotation

L'une des intentions de Jacques Rivière et Alain-Fournier était de s'informer réciproquement de leurs lectures, projets de lectures, tableaux remarquables dans les expositions, programmes de concerts, etc. Il en résulte un nombre impressionnant de noms d'auteurs et de titres d'œuvres. On a pensé qu'un minimum d'informations sur chacun donnerait aux lecteurs non spécialistes quelques repères pour entrer, de tous les côtés à la fois, dans la vie littéraire et artistique des quinze premières années de notre siècle. Mais, en donnant ces informations au fur et à mesure, on s'exposait à des répétitions, et à un alourdissement insupportable de l'appareil des notes. C'est pourquoi toutes les informations qui concernent les écrivains, artistes, personnalités diverses (et quelques noms privés qui ne trouvaient pas place dans le tableau chronologique) sont regroupées dans une série alphabétique de notices donnée en annexe du tome II, p. 573. Ces notices essaient, au minimum, de donner une idée de la notoriété des contemporains au moment où les correspondants les découvrent. Leurs œuvres citées y sont au moins datées. Les auteurs antérieurs à la période des lettres ne sont signalés que si une explication particulière s'avère nécessaire.

Cette liste alphabétique est précédée d'un tableau chronologique, d'un texte d'Isabelle Rivière sur elle-même et de notices sur les cinq revues littéraires les plus citées et analysées : *Le Mercure de France*, *L'Ermitage*, *L'Occident*, *Vers et Prose*, *La Nouvelle Revue Française*. Elle est suivie d'une bibliographie.

Pour les personnes et événements privés qui ne figurent pas dans les notes, on se reportera au tableau chronologique situé en tête de ces annexes, p. 541. De même, cette chronologie permettra de situer les lettres dans le cours biographique des correspondants, et de restituer les périodes, parfois longues, où Jacques Rivière et Alain-Fournier ne s'écrivaient pas, se voyant quotidiennement. Nous

JACQUES RIVIÈRE
ALAIN-FOURNIER

Correspondance 1904-1914

Jacques Rivière, futur directeur de la *N.R.F.*, Alain-Fournier, auteur du *Grand Meaulnes*, deux jeunes gens qui ne séparent pas « la vie d'avec l'art », comme l'a dit Francis Jammes. Tandis que se forment leur personnalité et leur amitié, on voit naître à travers eux tous les grands mouvements qui vont marquer le siècle : le cubisme, le nouveau roman d'aventures, la musique avec l'apparition de Stravinski et du *Sacre du Printemps*.

Publiée en 1926 par Isabelle Rivière, cette correspondance de 389 lettres est rééditée pour la première fois dans sa version intégrale. De nombreuses notices et notes accompagnent le texte, ainsi que plusieurs index, constituant un précieux instrument de travail. Les noms propres, réduits à des initiales dans l'ancienne édition, ont été rétablis.

nrf



9 782070 719570



91-1

A 71957

ISBN 2-07-071957-X

340 FF tc